

— Mais quelle chaleur ici, on étouffe !

Pour la première fois depuis des jours, je lève la tête pour voir ma tante apparaître sur le seuil du salon. Même dans ces circonstances si spéciales, Émeline reste Émeline. Pour elle, pas de noir en cette période de deuil. Comme à son habitude, elle porte une longue robe multicolore à multiples volants et des dizaines de bracelets qui s'entrechoquent à chacun de ses mouvements dans un joyeux tintamarre. Ma tante ne fait pas non plus dans la demi-mesure, avec sa tignasse carmin qui bouge dans tous les sens quand elle inspecte la pièce.

Elle m'aperçoit dans ma position fœtale sur le rocking-chair de mon père, que je n'ai pas quitté les trois derniers jours, depuis que j'ai appris son décès. Émeline lâche son énorme sac besace à motifs floraux qui émet un gros « boum » en touchant le sol. Elle s'approche alors de moi, les bras grands ouverts, et me serre fort en s'exclamant :

— Oh ! Ma chérie !

Son parfum à la vanille agresse mes narines et je manque de la repousser. Je me retiens, songeant que je ne me suis pas lavée aujourd'hui – ni hier d'ailleurs – et que je traîne sous une épaisse couverture alors que

la température avoisine les 30 °C. Je ne dois pas sentir la rose.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, mes yeux sont secs. Malgré la douleur qui déchire ma poitrine, je n'ai pas versé une seule larme depuis le coup de fil de l'hôpital.

Quand Émeline desserre enfin son étreinte et me fixe dans les yeux, les mains sur mes épaules, elle cherche des paroles pour me reconforter.

— Ne t'inquiète pas pour lui, ton père va bien. Il est juste malheureux pour toi.

Je me mordille l'intérieur de la joue pour ne pas répondre sèchement, habituée à ses discours décousus. Car, en plus d'être extravagante dans sa manière de s'habiller, elle l'est tout autant dans sa manière d'être. Persuadée de pouvoir discuter avec les fantômes et de voir le futur dans sa boule de cristal, elle a ouvert son cabinet de voyance. Il faut reconnaître qu'elle a du succès, car toutes les femmes de Little Odessa et des environs font partie de sa clientèle. D'un naturel terre à terre, je n'adhère pas à toutes ces croyances ésotériques. Je m'en amuse, surtout, car Émeline représente la joie de vivre personnifiée et sait mettre en scène ses soi-disant visions. Aujourd'hui, j'en viens à la détester. Pourquoi affabuler sur les paroles soi-disant dites par mon père ? Pourquoi m'annoncer qu'il communique avec elle ? N'aurait-elle pas été plus utile en le prévenant de ne pas prendre la route, ce jour-là ? Pourquoi aider les autres et pas sa famille ?

Je me pose des questions qui n'ont aucun sens. Elle n'a aucun pouvoir, et la situation illustre simplement le fait que toutes ces divagations restent une pure invention

pour distraire les personnes en manque de repères. Malgré cette colère qui bout en moi, impossible de lui faire le moindre reproche. Ma tante est trop déconnectée de la réalité pour se rendre compte du mal qu'elle me fait avec ses paroles de réconfort. Dans le monde merveilleux d'Émeline, les licornes dansent avec les trolls sous un arc-en-ciel.

Prenant mon manque de réaction pour une acceptation, elle récupère un pouf à côté du sofa et s'installe à mes pieds. Comme elle est très grande, presque 1 m 85, je suis obligée de me redresser pour lui faire face. J'attends avec un peu d'appréhension la suite des événements, car le rôle d'adulte n'a jamais été son fort. À 48 ans, elle reste l'éternelle adolescente rêveuse qui passe à côté des choses indispensables de la vie, comme payer ses factures – elle a en permanence le fisc sur le dos. Pourtant, aujourd'hui, malgré ses yeux rougis par le chagrin, qu'elle a tenté de masquer sous une épaisse couche de maquillage, elle essaie tout de même d'endosser le costume.

— Comment te sens-tu ? demande-t-elle sur un ton apaisant, loin de son verbe bruyant habituel.

— Orpheline.

Ce mot qui ne cesse de tourner en boucle dans ma tête depuis deux jours me décrit à merveille. Je n'ai aucun don particulier : ni une brillante élève – juste dans la moyenne, pour réussir mes examens –, ni une artiste ou une athlète confirmée, ni une fille sexy sur laquelle les hommes se retournent. Je suis juste Cattleya. Je n'ai jamais connu ma mère, décédée alors que je n'avais même pas 2 ans, et mon père vient également de m'abandonner.

— Oh, se contente de dire ma tante.

Les esprits ne l'ont sûrement pas préparée à une telle réponse. Elle joue avec ses bracelets, cherchant l'inspiration dans un verre d'eau à moitié vide posé sur la table basse près de nous.

— Harry va venir te rejoindre pour l'enterrement ?

Pourquoi, quand Émeline pose une question, faut-il toujours qu'elle appuie là où ça fait mal ? Pour une voyante, elle n'est pas très perspicace.

— Nous avons rompu il y a un mois de cela.

— Oh ! Il fait une erreur, si tu veux mon avis, il ne sait pas ce qu'il rate.

Elle essaie de me reconforter tout en lissant mes longs cheveux ébène.

— Il voulait une fille avec de meilleurs attributs, lui réponds-je en haussant les épaules.

— Il n'y comprend rien. Tu as de magnifiques yeux noirs et une très jolie bouche. Et moi, j'aimerais avoir une peau mate comme la tienne.

Je fixe ma poitrine et lui explique plus clairement.

— Il ne voulait pas d'une planche à pain.

— Oh !

Et de trois. Je crois que ce « oh » sera l'expression consacrée de la journée.

Il faut dire qu'avec mon mètre cinquante-huit et des formes qui ont refusé d'apparaître, j'ai l'air d'une adolescente qui attend la puberté. À 24 ans, c'est parfois compliqué à vivre.

— Ton prince charmant viendra en temps et en heure. Et plus vite que tu ne le crois.

Elle conclut son affirmation par un clin d'œil complice. Comment expliquer à ma tante que je ne crois pas non plus au prince charmant ? La rencontre dont je rêve est

la même que celle de mes parents. Ils ont mis la barre haute et, maintenant, toutes mes attentes amoureuses ont un niveau d'exigence trop élevé. Je savais également qu'Harry ne serait pas mon grand amour. Bien avant qu'il décrète que mon 85B n'était pas assez volumineux pour lui.

Ma tante gonfle les joues et pianote sur son genou, signe qu'elle commence à s'ennuyer. J'en suis navrée pour elle, mais je ne suis pas d'humeur à faire la conversation. Je me débats déjà assez avec mes émotions : colère, abattement, injustice, rancune... Tous ces sentiments se livrent une lutte pour prendre le dessus sur les autres. Garder la bouche fermée me permet au moins de ne pas exploser.

— Je vais préparer quelque chose à manger, tu es toute pâle. Tu aimerais quoi ?

J'aurais dû me douter du dénouement de la situation. Quelles que soient les circonstances, préparer à manger semble être la seule réponse de ma tante aux problèmes de la vie. Du salé, du sucré, peu importe, du moment que le plat met du baume au cœur. Malgré son régime spécial anti-déprime, elle garde une taille de guêpe.

Je soupire et reporte mon attention sur la rue, le nez à nouveau fourré dans le plaid. Sans vraiment se formaliser de mon manque de réaction, elle se dirige vers la cuisine pour dénicher des ingrédients dans les placards. Mon père vivait seul depuis mon départ pour l'université et il n'était pas un adepte de la cuisine, en conséquence, j'imagine qu'elle ne va trouver que des barres de céréales et une bouteille de soda dans le frigo. Émeline ne cesse de parler pour meubler le silence oppressant qui s'est installé entre nous.

— Tout est arrangé pour l'enterrement de demain. Tu n'auras à t'occuper de rien. J'ai aussi signalé que je ne souhaitais pas t'infliger la cérémonie des condoléances. Personne ne devrait venir nous importuner après la crémation.

Imaginer le corps de mon père brûler dans le crématorium me retourne l'estomac. Ma tante choisit juste ce moment pour revenir vers moi, une brique de lait caillé dans la main.

— Sérieusement, ton père devrait vider ses placards de temps en temps.

Elle place le liquide aigre sous mon nez. L'odeur rance accentue mon malaise et de la bile acide remonte vers ma gorge. Je la repousse d'un geste brusque et cours en direction des toilettes où je ne vomis qu'un filet de liquide visqueux et amer qui m'irrite l'œsophage. À genoux devant la cuvette, les cheveux gras pendouillant de chaque côté de mon visage émacié, mon regard se perd dans le vide. Papa ne fera plus jamais rien : ni ranger la cuisine, ni me prendre dans ses bras, ni me donner ses conseils avisés.

Émeline me sort de mon état léthargique quelques instants plus tard en ouvrant la porte derrière moi.

— Des pâtes à la sauce tomate, je ne pourrai rien faire de mieux. Tu sais où sont rangées les casseroles ?

Sur quelle planète cette femme vit-elle pour ne pas percevoir mon mal-être ?

Le seuil de la maison à peine franchi, je jette mes chaussures à talons noires dans un coin du hall et rejoins la cuisine pour boire un soda frais. Le soleil brille dans un ciel bleu exempt de nuages, loin du cliché de la famille réunie autour de la tombe sous les parapluies. Une journée pour pique-niquer ou faire une balade dans la forêt, pas pour dire adieu à son père. Derrière moi, Émeline pousse un soupir avant d'enlever son énorme chapeau.

Le bon côté de la bizarrerie de ma tante, c'est que les habitants de Warm Springs ne se sont pas attardés après la cérémonie pour se lamenter sur la perte d'un de leurs concitoyens. Il faut dire qu'être reçu par un « votre mari vous en veut encore de l'avoir assassiné » ou « votre femme savait pour l'adultère que vous avez commis » n'encourage pas à la discussion. Warm Springs est une petite ville où les ragots se propagent à la vitesse de la lumière. Savoir si ma tante a eu un éclair de génie pour faire déguerpir les importuns ou si elle croyait vraiment ce qu'elle racontait reste encore un mystère.

Je m'assieds sur une des chaises de la cuisine, fixe mon verre sans le voir. La matinée a été éprouvante, et je n'ai aucune idée de la suite des événements. Comme

si elle lisait dans mes pensées, Émeline s'installe à mes côtés puis attrape ma main. Malgré une température proche des 30 °C, ses doigts sont glacés.

— Cat, nous devons discuter de ton avenir.

Étrangement, ce sujet ne m'intéresse guère.

— J'ai réfléchi. Nous partons pour New York dans deux jours. Tu viens vivre avec moi. Nous te trouverons une bonne université pour y terminer tes études.

L'entrain et la motivation de ma tante à me construire une nouvelle vie m'impressionnent. Mais, dans le fond, elle a malheureusement raison. Aussi dur que cela puisse me paraître à cet instant, ma vie va se poursuivre et je dois mettre à profit tous les enseignements de mon père, afin qu'il continue de vivre à travers moi.

D'un mouvement de tête à peine perceptible, je lui donne mon assentiment. Fatiguée de la matinée, je monte m'isoler dans ma chambre. Les marches craquent sous mes pas et je vois la tête échevelée d'Émeline apparaître au bas de l'escalier.

— Aujourd'hui, ça te paraît impossible, mais un jour, tu retrouveras le goût de la vie.

Ses paroles flottent jusqu'à moi, je m'arrête à mi-chemin. Mes lèvres tremblent, mais les mots que j'aurais envie de dire s'étranglent dans ma gorge. Il est encore un peu tôt. Je finis de rejoindre le palier en montant les marches quatre à quatre.

Je m'affale sur mon lit et observe le cadre photo posé sur ma table de chevet. Mes souvenirs me transportent quatorze ans plus tôt.

Alors âgée de dix ans, j'étais rentrée dans la chambre de mon père. Depuis plusieurs semaines, une idée fixe

me titillait : pourquoi n'y avait-il aucun portrait de ma mère dans la maison ? Je rêvais de voir à quoi elle ressemblait. Quand j'abordais le sujet avec papa, il avait toujours une affaire plus urgente et s'esquivait. Un après-midi ensoleillé, j'ai donc profité d'être seule pour fouiller la dernière pièce de la maison qui n'avait pas subi mon inspection : la chambre de mon père. Il ne m'a pas fallu longtemps pour la trouver, coincée entre deux livres, près de son lit une place. La photo d'un jeune couple.

Je me redresse sur mon lit pour prendre le cadre entre mes mains. Comme la première fois où j'ai vu son visage, comme toutes les fois où je vois son visage, un frisson glacé m'envahit. Les yeux noirs pétillants, les cheveux ébène longs et raides, la peau mate. Je suis le portrait craché de ma mère, et plus les années passent, plus la ressemblance est frappante. « Maman », un mot que je n'ai jamais pu prononcer, un concept flou qui prend forme de manière brutale dès que j'observe les amoureux sur la photo. Cette femme a existé, ma mère a existé, mais elle n'a jamais été présente près de moi. Et aujourd'hui, mon papa, qui se tient à côté d'elle, n'est plus là non plus.

Un sourire nostalgique étire mon visage. Ce jour-là, mon père m'a fait cadeau de ce cliché, en m'expliquant, une main posée sur son cœur :

— Ta maman est là. Tu peux garder sa photo.